

“Le Testament de Spinoza” par Ami Bouganim

Daniel Lacerda

De nombreux ouvrages et d'articles sur Spinoza ne cessent d'être publiés. Le plus souvent ces études ont pour origine le milieu universitaire, mais d'autres commentateurs et divulgateurs de sa vie ou de ses idées se manifestent constamment. La pensée et la détermination du philosophe séfarade d'Amsterdam ne finit pas d'interpeller les intellectuels juifs, toujours en mal de se couper radicalement de l'aura savante des rabbins. Ces derniers mois ont vu paraître plusieurs titres d'auteurs surprenants, tels que Daniel Lindenberg ou Alain Minc¹.

Dans le livre que nous présentons ici, Ami Bouganim nous propose une ambitieuse étude biographique du penseur d'Amsterdam basée sur une large connaissance du *corpus* spinozan. Il nous indique d'emblée avoir eu l'intention d'étudier plutôt l'homme que l'œuvre du philosophe. En effet, la tentation serait d'aller à la recherche du tempérament qui se trouvait derrière une attitude morale si déterminée au sein d'un milieu qui prononçait des menaces et des condamnations aussi disproportionnées qu'inattendues.

Des études parues ces dernières décennies, plus particulièrement les recherches de I. S. Révah, Marc Bedjaï et Herman P. Salomon, avaient apporté de nouvelles infor-

mations sur les origines de la famille Spinoza et tout spécialement sur la période de formation et l'entourage du philosophe. M. Bouganim a ainsi intégré dans sa biographie fictionnée² grand nombre de ces données, encore qu'il ait méprisé les

scènes de la vie, tout en gardant un vrai respect à l'égard de la pensée de Spinoza, dote cette étude d'aspects créatifs et fictionnels qui l'écartent de la reconstitution strictement historique, telle qu'on peut aujourd'hui la réaliser.

Cette étude ne nous apporte pas de nouvelles données permettant l'élargissement de la connaissance de la vie et de l'œuvre de Spinoza (1632-1677), puisqu'elle ne s'appuie pas sur des documents originaux d'archives. En réalisant néanmoins une synthèse d'autres apports récents concernant des sujets particuliers, elle en élabore une vision d'une plus grande cohérence et d'une plus grande actualité, notamment sur la période de sa formation spirituelle, pendant laquelle Baruch Spinoza s'est éloigné de l'univers religieux fermé du pharisaïsme rabbinique des hauts dignitaires de la communauté juive d'Amsterdam (Saul Levi Morteira, Menasseh ben Israel et Isaac Aboab da Fonseca).

À travers sa perspective de biographie fictionnée, l'auteur s'est donné une grande liberté dans la reconstitution d'un vécu assez difficile à reconstituer pour une époque si reculée, qui semble plutôt répondre à un choix de théâtralisation et donc de popularisation de la personnalité du géant maudit par la tradition judaïque. Mais il a sacrifié la reconstitution de la grande entreprise du



“Spinoza”, gravure de J. Ch. François (1717-69)

racines et les influences subies par sa pensée originale. D'autre part il a largement utilisé la matière de sa correspondance pour imaginer les dialogues et le contenu de fréquentes rencontres que le philosophe a eues avec ses amis et les cercles philosophiques, tout au long de sa vie, hors du tumulte quotidien. Ce choix de narration, allié à une vocation pour la recréation de

philosophe qui a consacré sa vie à l'élaboration d'une pensée originale, qui dépassait les différents courants d'opinion ainsi libérés de la problématique religieuse, tant chrétienne que judaïque. M. Bouganim décrit avec intérêt et une grande connaissance des faits, des moments décisifs et parfois douloureux qui ont émaillé le développement de la pensée et de la vie de tout un groupe de penseurs liés à Spinoza: Uriel da Costa, Juan de Prado, Van den Enden, Descartes, etc. Mais il a renoncé à établir les liens étroits qu'ont tissé ces contributions diverses, permettant à Spinoza d'arriver à ses grandes conclusions :

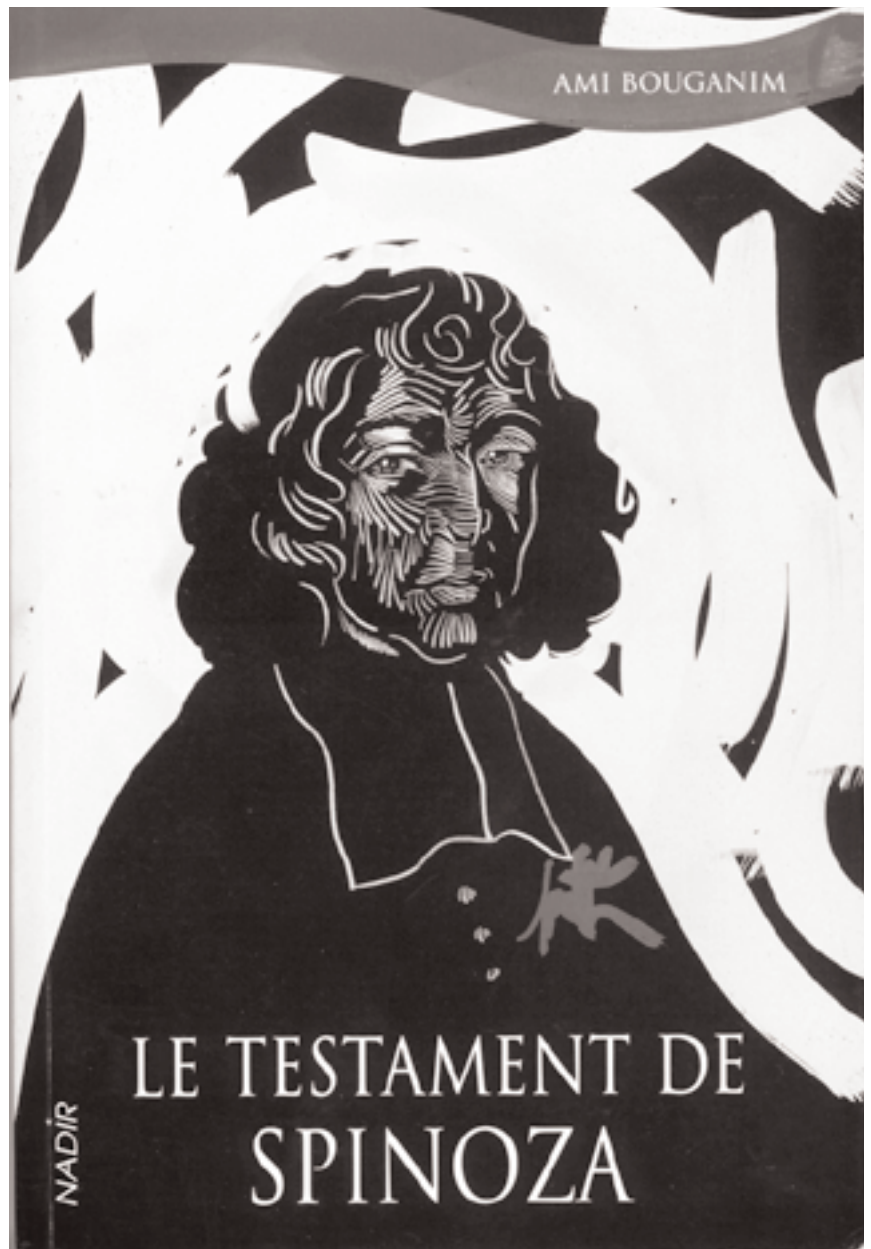
1) l'Écriture (la Bible) doit être interprétée comme un livre d'histoire fait par les hommes ;

2) il ne peut y avoir eu ni de révélation ni de peuple élu par rapport aux autres ;

3) le domaine de la religion est distinct de celui de la philosophie. Par contre l'auteur s'attarde en détail sur sa conception de Dieu, tout en évitant d'en extraire l'habituelle conclusion de déisme et de panthéisme et ses implications philosophiques.

L'histoire des juifs portugais réfugiés en Hollande et de la famille Spinoza est évoquée dans trois autres grands chapitres: "Le débarcadère du monde", "La nation portugaise" et "Bento d'Espinosa". Et, sur douze autres, l'auteur suit le trajet du philosophe, reconstituant toutes ses principales rencontres de formation, d'échange, ou suspectes (Leibnitz, l'émissaire du prince de Condé, pp. 323-29). Ce parcours est vif et riche de données.

Pour le chapitre consacré à Uriel da Costa, le penseur maudit né à Porto et qui s'est suicidé à Amsterdam en 1640, et auquel le livre consacre un chapitre, l'auteur n'a pas utilisé son principal ouvrage brûlé à Amsterdam en 1624, *l'Exame das Tradições Phariseas* que Herman P. Salomon n'a découvert qu'en 1990, à Copenhague, et a tout de suite publié en édition anglaise et portugaise³. L'étude de cet ouvrage primordial (pratique-



ment méconnu pendant des siècles car il avait été brûlé sur ordre des autorités civiles et judaïques d'Amsterdam) aurait mieux montré la détermination de sa pensée, et que son combat contre la conception phariséenne de l'immortalité de l'âme (notion clé de la pratique religieuse, qu'Uriel niait être incluse dans l'Ancien Testament), était au centre des préoccupations des philosophes rationalistes de l'époque. Aux erreurs de détail sur le passé de ses parents, M. Bouganim en ajoute d'autres: il le fait voyager à Venise (sans en présenter la preuve) et augmente le nombre de ces exclusions de la confrérie juive d'Amsterdam. Ainsi l'engagement philosophique d'Uriel

da Costa, qui va être repris par Spinoza, est obscurci dans l'interprétation morale et théâtrale que M. Bouganim fait de sa triste vie, une fois qu'il lui a rigoureusement été interdit par la Synagogue (comme Spinoza) de fréquenter la société en effet la lecture critique des livres de l'Ancien Testament leur ont fait rejeter la Loi Orale (la tradition rabbinique) au bénéfice du droit naturel, qui les menait au déisme.

Il est indéniable que n'ayant pas senti le poids de la contribution que Spinoza a léguée à ses continuateurs en ouvrant la voie indépen-

dante de la philosophie, désormais séparée des conjectures religieuses, dans un combat où il fallait avancer masqué car quelques uns de ses compagnons y ont perdu la vie (comme Van den Enden, condamné à mort en France et exécuté à la Bastille⁴ en 1674, accusé de conspiration), M. Bouganim est amené à suggérer une pusillanimité de la part du philosophe, tout à fait déplacée : “Spinoza ne cherchait que sa tranquillité d’esprit contre de troubles passions, écartant ou marginalisant tout ce qui pouvait la menacer”, dit-il dans sa conclusion. Et d’ajouter : “Il nous a laissé un livre étrange (Bouganim se rapporte ici à l’*Éthique*), plat et géométrique comme la Hollande, présentant la teinte mélancolique de son ciel, quadrillé de propositions et de scolies comme de canaux” (pp.386 et 387). Il fallait par exemple rappeler ici les études que mènent actuellement plusieurs centres de recherches européens à propos de la littérature philosophique clandestine des XVII^e et XVIII^e siècles et dont le principal ouvrage de cet ensemble impressionnant, *Le traité des trois imposteurs* (également intitulé *L’Esprit de M. de Spinoza*) est un montage de textes ayant pour base des extraits du *Traité Théologico-Politique*, l’œuvre maîtresse de notre philosophe. C’est-à-dire que tout le désespoir et la

mélancolie que le penseur aurait ressentis face à l’incompréhension de son peuple (qu’il savait conduit par la pression de la tradition rabbinique, l’éloignant de l’accès au libre-examen, à la libre pensée), étaient compensés par les discussions, et la correspondance entretenues avec les hommes les plus savants de son temps, avant que l’on reconnaisse sa contribution primordiale au développement de la pensée humaine, qui ouvrait alors le chemin du vrai savoir scientifique.

Il faut reconnaître la juste valeur de cette reconstitution biographique, pleine de données, d’événements et de personnages de l’époque gravitant autour du philosophe. Le lecteur y trouvera une information biographique très développée. Mais, l’auteur ne s’identifiant pas aux grands combats que le philosophe a engagés, elle manque d’élan. Et, par cela même, manquant également de rigueur du point de vue du cadre historique et philosophique, il nous donne l’image de quelqu’un d’isolé, de misanthrope et de malheureux dans un monde où triomphent ceux qui sont porteurs de superstitions et de la méthode métaphysique et scolastique, qui n’inquiètent pas le *statu quo* social.

L’écueil sur lequel a échoué M. Bouganim a déjà fait échouer d’autres commentateurs (M. H. Méchoulan, par exemple) qui ne font pas la même rupture que le maître philosophe entre la conception de la religion (chrétienne ou judaïque), et la pensée philosophique, car une telle conciliation devient toujours paralysante. Spinoza a bien distingué les deux champs : “Désormais nous considérons comme indiscutable que la théologie ne doit pas être mise au service de la

raison, ni la raison à celui de la théologie. L’une et l’autre ont leur royaume propre: la raison, comme nous l’avons dit, celui de la vérité et de la sagesse, la théologie, celui de la ferveur croyante et de la soumission” (*Traité théologico-politique* p. 309). Cette distinction représente un acquis incontestable de la pensée, qui caractérise fondamentalement le rationalisme. La philosophie s’est détachée une fois pour toutes de la théologie. Spinoza a traité de la même manière le judaïsme, dont le domaine spéculatif n’appartient pas non plus à la philosophie, ni à la pensée rationnelle. Toute gloire revient au philosophe qui, coûte que coûte, a établi cette distinction fondamentale, ouvrant ainsi le champ au développement de la science, aujourd’hui reine et maîtresse de la vie sociale ●



Jean de Witt, le “Grand Pensionnaire”, assassiné en 1672, dirigeant cultivé et tolérant admiré de Spinoza

¹ Daniel Lindenbergh, qui a consacré plusieurs ouvrages à la réflexion sur le marxisme, inclut dans *Figures d’Israël* (Paris, Hachette, 1997) un long chapitre à propos de Barukh Spinoza et un autre à son contemporain Menassé Ben Israël, penseur rabbinique d’origine également séfaraite. Alain Minc, bravant ses compétences gestionnaires et économiques, s’est attaqué à l’étude de Spinoza dans *Spinoza un roman Juif* (Gallimard, 1999) ayant pour cela eu recours à des collaborateurs mais sans éviter, malgré tout, sa mise en cause à propos des nombreux emprunts fait à d’autres ouvrages.

² Ami Bouganim, *Le Testament de Spinoza*, Paris, éditions du Nadir, A.I.U., 2000, 391 p. 129F.

³ Uriel da Costa: Exame das Tradições Farisaicas acrescentado com Samuel da Silva *Tratado da Imortalidade da Alma*, introd. e notas por H.P. Salomon e I.S.D. Sassoon, Braga, APPACDM, 1995, 599 p.

⁴ M. Bouganim raconte en détail cette persécution, en se basant sur Eugène Sue. Mais la figure de penseur engagé de F. van den Enden, professeur et compagnon de Spinoza, a été récemment révélée par Marc Bedjaï, auteur d’une thèse sur ce professeur de latin, et qui a retrouvé ses livres dans les fonds oubliés des vieilles bibliothèques (*Métaphysique et politique dans l’œuvre du docteur Franciscus van den Enden (1602-1674). Contribution à l’étude des sources des écrits de B. Spinoza (1632-1677)*, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne, 1989-90).